Sylvester N. Osu et Fabienne Toupin

Chapitre 1 À propos du manque : valeurs, évolution, fonctionnement

> C'est parce que je lui ai emprunté sans doute le sens et la possibilité de ce que je fais,
> c'est parce que bien souvent il m'a éclairé quand j'essayais à l'aveugle,
> que j'ai voulu mettre mon travail sous son signe et que j'ai tenu à terminer, en l'évoquant,
> la présentation de mes projets. C'est vers lui, vers ce manque
> – où j'éprouve à la fois son absence et mon propre défaut –
> que se croisent les questions que je me pose maintenant.
> Michel Foucault, 1971, *L'Ordre du discours*, Gallimard, p. 81[1].

Cet ouvrage est le fruit d'un travail que les membres de l'équipe SETL (Sémantique Énonciative et Typologie en Linguistique) ont effectué pendant plusieurs années au sein du LLL (Laboratoire Ligérien de Linguistique[2]). L'équipe SETL réunit des chercheurs qui travaillent dans des cadres théoriques et méthodologiques différents mais aussi sur des langues différentes, parfois génétiquement très éloignées (p. ex. : chinois, langue sino-tibétaine ; ikwere, langue Niger-Congo ; français, langue indo-européenne) et parfois moins éloignées (p. ex. : français, allemand, anglais, qui sont toutes des langues indo-européennes). De façon générale, les travaux réalisés dans cette équipe visent à cerner ce qui, au delà de la diversité qui les caractérise, tend à rapprocher les langues. Ils s'appuient sur le postulat selon lequel les langues utilisent des moyens similaires pour dire des choses différentes et, inversement, des moyens différents pour dire des choses semblables. Ce faisant, cette équipe s'inscrit dans la perspective de la linguistique énonciative qui considère que la linguistique a pour objet d'étude « l'activité de langage appréhendée à travers la diversité des langues naturelles (et à travers la diversité des textes, oraux ou écrits) » (Culioli, 1990, p. 14).

1 Dans ce passage de sa leçon inaugurale au Collège de France, Michel Foucault rend hommage à Jean Hyppolite.

2 UMR 7270 (Universités d'Orléans et de Tours, CNRS, Bibliothèque nationale de France).

https://doi.org/10.1515/9783110727609-001

1 Un sentiment de manque : objet, point de départ, pièges

Le choix d'étudier l'expression du manque n'est pas fortuit. À vrai dire, ce sujet nous a été suggéré par une tranche de vie ; tout commence lorsque l'un des co-éditeurs de ce volume (S.N.O), originaire du Nigeria (Afrique de l'Ouest), nous parle d'une formule que sa mère au Nigeria employait au téléphone en ikwere (langue igboïde, Niger-Congo), pour lui signifier qu'il lui manquait. Cette formule, *ànò nɔ̀gʷɔ́ḿ lĕ wírí* (/ *vous* / *envie en moi de* / *comme* / *nourriture* /) pourrait se traduire ainsi : « Vous (toi et ta famille) me manquez comme la nourriture ». Cette formule retient l'attention, en tout cas elle nous a tous intrigués dans l'équipe. On se demande quel peut être le rapport, suggéré par cet énoncé, entre « avoir faim » et le sentiment de manque, et ce d'autant qu'en français, le manque de nourriture évoque l'insuffisance quantitative, voire la pénurie, et non un sentiment.

Au fond, la question est de comprendre comment l'ikwere arrive à rapprocher dans le même énoncé, d'une part, « avoir faim », traduction suggérée par l'expression « comme la nourriture », et de l'autre, un état psychologique de manque lié à l'éloignement des proches. Notons qu'il s'agit là d'un cas de manque affectif. Or, à bien y réfléchir, le manque affectif occupe une place centrale dans les relations humaines : que ce soit au sein d'une famille, entre amis, dans des relations amoureuses ou entre un maître et ses animaux domestiques, on se manque mutuellement, parfois terriblement ou cruellement.

Une consultation rapide des dictionnaires du français n'a fait que renforcer notre conviction initiale que la notion de manque ne se réduisait pas au seul verbe *manquer* mais au contraire pouvait être exprimée à travers plusieurs termes, y compris *manquer*, *manque*, *manquement*, *rater*, *ratage* et *louper*. De plus, le terme *manque* peut être employé pour exprimer l'affect, l'absence, ce qui fait défaut, tout comme il peut renvoyer à des notions telles que faillir, échouer, etc. On constate aussi que l'emploi au quotidien du verbe *manquer* met en jeu des contraintes : ainsi, on peut manquer la réunion mais pas le travail ; on manque à quelqu'un, mais on peut aussi manquer quelqu'un ; on manque de souffle, d'argent mais pas à l'argent. Devant un phénomène aussi complexe, nous nous sommes posé des questions comme : Qu'en est-il des autres langues représentées dans l'équipe ? Par quels termes exprime-t-on le manque[3] ? Est-ce que ces langues associent le manque affectif et la faim comme le fait l'ikwere, par exemple ?

3 Dans ce chapitre, la formule *le manque* doit être comprise comme « la notion du manque », « le concept de manque », tandis que les mots *manque* (sans article) et *manquer* (toujours écrits en italiques) renvoient respectivement au substantif et au verbe français.

Il s'avère que l'expression du manque n'a été que très peu étudiée jusqu'ici. Aucune étude, à notre connaissance, n'a été réalisée dans une perspective typologique. On en recense quelques-unes portant sur des marqueurs spécifiques ayant un rapport avec le manque au sein de langues prises individuellement. C'est par exemple le cas de l'anglais avec *miss*, *lack* ou *want* (cf. Delmas, 1995, 1998 ; Polge, 2007, 2008, 2010)[4], celui du gotique pour *gaidw* et *wan* (cf. Rousseau, à paraître), ou encore celui de l'ikwere avec le marqueur *ɔ̀gʷô̰* (cf. Osu, 2018). Ces travaux se fondant sur des préoccupations scientifiques proches des nôtres ici, il nous a paru pertinent d'en proposer un rapide aperçu.

Delmas (1995) porte sur quatre marqueurs de l'anglais qui appartiennent à des catégories syntaxiques différentes, à savoir *absent* (adjectival ou nominal), *lack*, *want* et *miss* (tous trois verbaux ou nominaux). L'auteur postule que ces marqueurs ont des fonctionnements différenciés, malgré parfois une proximité des valeurs construites dans certains contextes : en d'autres termes, l'énonciateur a des raisons de choisir l'un ou l'autre de ces marqueurs. Selon Delmas, en retenant *absent*, l'énonciateur construit une vacuité dans un cadre normé ou institutionnel ; cette vacuité s'oppose à une visée préconstruite. Ce qui est alors énoncé, c'est l'existence « d'un complémentaire, d'un extérieur » au domaine originel de la vacuité. Aucun effet de sens polémique ne peut être construit avec *absent*. Avec *lack*, l'énonciateur construit une vacuité mais refuse de l'accepter. Le constat du manque est alors énoncé de manière à en signaler le caractère scandaleux : on a construction d'un effet polémique, avec prise à témoin du coénonciateur. Avec *want*, ce qui se trouve mis en relief, ce sont les conséquences du manque sur le référent de l'argument sujet : le manque affecte ce dernier au point que celui-ci peut être représenté comme souhaitant remédier au manque : on a alors le plus souvent expression de la volonté ou du désir. Avec *miss*, une situation ou un procès potentiels sont initialement envisagés ; mais ce qui est effectivement réalisé se situe à l'extérieur de ce qui était envisagé (ce qui manque, c'est le résultat approprié). On peut alors avoir un recentrage sur le lieu repère ou l'objet à repérer, ou une représentation de l'argument sujet comme patient détrimentiel, voire comme siège d'un rejet. Alors que *want* permet de construire le désir de « réparer le manque », *miss* ne fait que signaler l'écart non maîtrisé.

Polge (2007) est un travail de thèse mené dans le cadre de la TOPÉ[5] et dont l'objectif est de proposer une représentation unique rendant compte de

4 Pour l'anglais, voir aussi Deschamps (1993) ; Desagulier (2003) ; Merle (2003) ; Taeymans (2005) ; van der Auwera et Taeymans (2004, 2006) entre autres.

5 Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives, élaborée par Culioli et ses collaborateurs.

l'ensemble des emplois du verbe *want*[6] (p. ex. manque, besoin, désir, conseil, etc.). Cette représentation, ou forme schématique, de *want* combine selon Polge un constat d'absence (parfois aussi appelé *constat de manque*) et l'appréciation favorable d'une altérité. L'auteur montre que la pondération de l'une ou l'autre de ces opérations (faisant passer la seconde en arrière-plan) et leur complexification au cours du temps permettent de rendre compte de l'ensemble des emplois contemporains mais aussi historiques de *want*. Plus précisément, Polge établit que la pondération de l'appréciation favorable de l'altérité a fait évoluer *want* de l'expression d'un état situationnel (ou expression du manque, première partie de la thèse) à un état subjectif (ou expression du désir, deuxième partie de la thèse) ; une évolution de ce type est un cas de subjectivisation. Ce phénomène historique, précise l'auteur, est observé pour d'autres verbes exprimant le manque. En synchronie, des facteurs énonciatifs très divers (tels que l'origine du jugement modal, la personne à laquelle le verbe est employé, le référent [± animé] des arguments, la partie du discours dans laquelle *want* est utilisé…) portent soit sur le constat de manque, soit sur l'appréciation favorable de l'altérité et infléchissent ainsi les valeurs que prend le verbe.

Pour son étude des termes exprimant le manque en gotique, Rousseau s'est basé sur une opposition sémantique qu'il a d'abord dégagée en allemand contemporain à partir de termes exprimant le manque, à savoir les noms *Mangel* et *Fehler* et les verbes *mangeln* et *fehlen*. Il distingue ainsi un « manque congénital » (qu'il qualifie aussi de total, naturel ou encore chronique), c'est-à-dire « un manque auquel on ne peut remédier dans la situation décrite », et une « absence occasionnelle » (qu'il qualifie aussi de fortuite), « indiquant seulement un manque sur un point particulier ou dans une situation donnée ». Il postule que cette opposition sémantique est au coeur du micro-système du manque en gotique. Une recherche dans l'unique texte en gotique qui nous est parvenu, la Bible de Wulfila[7], permet à Rousseau d'établir que cinq mots au moins peuvent exprimer le manque dans cette langue : d'une part le substantif *gaidw* (correspondant au grec *ὑστέρημα*), et d'autre part, sur une racine différente[8], le substantif *wan* (grec *λείπει*) et ses dérivés, à savoir l'adjectif *wans* et le substantif *waninassus* (porteur du suffixe **-assus* formateur de noms abstraits et correspondant lui aussi au grec *ὑστέρημα*), et enfin *wanains* (nominalisation du verbe gotique non-attesté **wanan*, correspondant au grec *ἧττημα*). Une étude des

6 L'auteur parle du « prédicat *want* ».

7 Bernhardt Ernst, 1875, *Vulfila oder die gotische Bibel mit dem entsprechenden griechischen Text und mit kritischem und erklärendem Kommentar*, Halle a.S., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses.

8 Voir aussi à ce sujet le chapitre de Gettliffe dans ce volume.

énoncés concernés permet au linguiste de montrer que l'opposition sémantique qu'il a dégagée se retrouve aussi en gotique : selon lui, *gaidw*, *wan*, *waninassus* indiquent le « manque congénital », *wanains* exprime l'« absence occasionnelle », tandis que *wans* a deux emplois distincts, qui correspondent à la division sémantique établie.

Citons enfin l'analyse de *ɔ̀g^{w}ǫ̂* en ikwere. Osu (2018) montre que ce verbe peut apparaître dans des énoncés variés qui expriment l'envie de manger ou de boire, l'envie d'évacuer un déchet physiologique (uriner ou déféquer) ; il exprime aussi le fait que l'on est fatigué (manque d'énergie) ou qu'un ami, un amant ou un parent nous manque (manque affectif). De plus, l'énoncé contenant *ɔ̀g^{w}ǫ̂* peut exprimer l'envie de mourir. L'auteur examine les divers emplois de ce verbe dans différents contextes, les valeurs sémantiques ainsi que les contraintes que son emploi engendre. Il montre (2018, p. 93) que le verbe *ɔ̀g^{w}ǫ̂* met en relation un terme X (indispensable au bon fonctionnement de Y) et un autre terme Y (une entité dotée de vie, par exemple un être humain, un chien, etc.). Dans cette configuration, le verbe *ɔ̀g^{w}ǫ̂* marque que, en référence à une relation établie préalablement entre X et Y, la localisation de X relativement à Y s'avère désagréable pour Y. Une telle localisation entraîne un ajustement nécessaire du mode de présence de X relativement au repère d'ajustement introduit à travers Y.

Une bibliographie rassemblant les titres des travaux que nous avons pu recenser en rapport avec l'expression du manque est donnée à la fin de ce chapitre. La relative rareté des études portant sur ce phénomène est peut-être due au fait que les langues n'ont pas toujours, à notre connaissance, de terme unique capable à lui seul d'exprimer le manque.

Cet ouvrage a donc pour objet de proposer une réflexion sur la notion de manque dans une perspective translinguistique. L'objectif premier des études qui y sont rassemblées est de contribuer à une meilleure compréhension de ce phénomène complexe et de cerner les procédés par lesquels les langues l'expriment. Pour ce faire, nous prenons appui sur le cas du sentiment de manque que chacun de nous éprouve à un moment ou à un autre. Il s'agit plus précisément de voir comment chaque langue représentée dans l'équipe rend compte de cette expérience universellement vécue, le manque, et de chercher à dégager les propriétés que partagent les formes différentes exprimant le manque dans les diverses langues, propriétés qui rendent les formes en question équivalentes.

Précisons à ce stade que si notre réflexion ne s'inscrit pas dans la traduction en tant que telle[9], elle fait écho à une question fondamentale en linguistique qui,

9 Voir les contributions d'Agafonov, de Cambourian et de Popineau dans ce volume, qui s'inscrivent dans la perspective de la traduction.

elle, renvoie aussi bien à l'apprentissage des langues qu'à la traduction : Qu'est-ce qui rend le passage d'une langue à une autre possible ? Donc, qu'est-ce qui, de façon générale, rend la traduction possible ? Comme nous l'expliquons plus bas (§ 2), pour réaliser ce travail, nous sommes partis d'énoncés en français – le français nous sert de métalangue – pour en donner des équivalents dans les différentes langues (activité de traduction). Ce sont ces équivalents que nous considérons comme expressions diverses de phénomènes semblables, et ce sont ces phénomènes semblables que nous ramenons à la notion de manque. Il est important de rappeler que l'équivalent ne se réduit pas nécessairement à l'identique, ne serait-ce que parce qu'au niveau immédiatement accessible des formes, l'expression du manque relève de catégories syntaxiques différentes selon les langues : certaines ont un couple substantif – verbe (p. ex. : français *manque* – *manquer*, anglais *lack* – *lack*) ou bien une base verbo-nominale (p. ex. : wolof *ñàkk*) ; d'autres semblent exprimer le manque de façon privilégiée à l'aide de verbes (p. ex. : amharique *naffäqä*, *gʷäddälä*, *annäsä*, *qärrä* et *nässa*) ou bien de satellites postposés au verbe (p. ex. : chinois *guò*, *piān*, *zá* et *cuò*) ; d'autres langues encore ont recours à une variété de procédés (p. ex. : russe *pro-* et *nedo-* [préfixes verbaux], *čut' ne* [particule verbale] et *ne xvatat'* [verbe accompagné d'une négation]), etc. Rappelons que notre but ici est de dégager les convergences et les divergences dans le fonctionnement de ces termes et expressions équivalents.

Il va sans dire que l'étude de l'expression du manque dans la perspective qui est la nôtre ne se fait pas sans piège. On peut ainsi penser au fait qu'intuitivement le manque est vite associé au sentiment, quand bien même le lien entre les deux phénomènes ne va pas de soi. Naguère, Ruwet (1994, p. 45) cité par Chuquet *et al.* (2013, p. 9) faisait déjà le constat que « plusieurs linguistes d'obédiences diverses ont assimilé aux V_{Ψ} des verbes qui, à strictement parler, n'expriment pas un sentiment[10] ».

D'un point de vue interlangue, les données provenant d'une grande diversité génétique et typologique de langues montrent clairement qu'il ne serait pas prudent de procéder à une telle assimilation, tout d'abord parce que les langues diverses n'expriment ni n'entendent la même chose derrière leurs équivalents de *manque* ou *manquer*. En effet, si dans une première approche classificatoire, le manque peut être catégorisé comme un sentiment en français[11], *ɔ̀gʷǫ̂* en ikwere

10 Pour V_{Ψ}, lire « verbe de sentiment ».

11 Le *Grand Larousse en 5 volumes* (1987, s.v. *sentiment*) retient parmi les valeurs de *sentiment* : « état affectif complexe et durable lié à certaines émotions ou représentations ». Littré (1961, s.v. *sentiment*) retient entre autres : « 7° Il se dit des affections, des mouvements de l'âme, des passions ».

(que l'on peut traduire par commodité par « avoir envie de ») peut renvoyer soit à un sentiment (un ressenti) soit à une épreuve physique : « éprouver le manque d'une personne ou d'une chose », mais aussi « avoir faim » ou encore « avoir envie de faire pipi ». On voit bien en l'occurrence qu'autre chose qu'un sentiment (ou que quelque chose en plus) est en jeu en ikwere. On proposera du reste plus loin (§ 3) un bilan sémantique des différents chapitres de l'ouvrage faisant apparaître presque une centaine de valeurs différentes mises en évidence par les auteurs des diverses contributions.

Un autre argument encore est que Wierzbicka (1992, p. 123) identifie clairement *miss*, un des équivalents anglais du verbe *manquer*, comme un moyen d'exprimer les émotions. Elle écrit : « Miss, as a form of emotion, can be explicated as follows:

X misses_1 person Y →
X thinks something like this:
I was with Y before now
when I was with Y, I felt something good
I cannot be with Y now
because of this, X feels something bad

X misses_2 doing Y →
X thinks something like this:
I did Y before now
when I did Y, I felt something good
I cannot do Y now
because of this, X feels something bad

The fact that one can miss certain events, or states of affairs, as well as people, highlights the relatively mild nature of the emotion involved[12]. »

Il s'ensuit que l'expression du manque peut, selon les cas et les langues, être associée autant à un sentiment qu'à une émotion qu'à un affect physique, comme nos travaux permettront de le constater ; son lien avec l'un ou l'autre ne va donc pas de soi.

D'un point de vue intralangue, si l'on considère brièvement les valeurs possibles du substantif *manque* suivant son contexte, on s'aperçoit que les lexicographes reconnaissent entre deux et quatre sens. Ainsi, le *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi) oppose tout d'abord la « faute que l'on commet »

12 Cela correspond, pensons-nous, au manque affectif en français.

(emploi où *manque* est synonyme de *manquement*) à l'« absence ». Mais l'« absence » à son tour renvoie soit à 1) l'« absence de quelque chose, de quelqu'un qui serait nécessaire, utile ou souhaitable » (*manque* signifie alors le « fait de manquer » et est proche de *défaut*, *carence*, *pénurie*, *privation*), soit à 2) l'« état d'une personne qui souffre de l'absence de quelque chose »[13] (*manque* est alors synonyme de *besoin*), soit encore à 3) « ce qui est absent, ce qui fait défaut (dans quelque chose, chez quelqu'un) », *manque* étant alors proche de *lacune*, *déficience*, *insuffisance*. On observe toutefois que dans son sens 2 (« état d'une personne souffrant d'une absence ») *manque* dénote un sentiment.

Quant au verbe *manquer*, ses valeurs en contexte sont également diverses et vont du ratage ou de la non-atteinte – un procès est raté, une cible n'est pas atteinte – à la déficience ou à l'absence, en passant par le besoin, psychologique ou autre : un « objet » est manquant[14]. Le constat est le même que pour le substantif *manque* : avec *manquer*, autre chose qu'un sentiment est en jeu, car c'est bien une multiplicité de valeurs que l'on observe. Dans sa contribution à ce volume, Polge s'attache à expliquer cette variété – que l'on observe tout autant dans les énoncés avec *manquer* en français qu'avec *miss* en anglais – par la subjectivisation de ces prédicats en diachronie. Il s'agit d'un processus historique, défini par Groussier (2000, p. 73) à la suite de Traugott (1995, p. 32) comme une « évolution conduisant les valeurs des [marqueurs] à être de plus en plus centrées sur l'animé-humain, et, en particulier, sur une intervention de plus en plus claire du sujet énonciateur ». Polge (dans ce volume) émet l'hypothèse qu'historiquement *manquer* est passé de l'expression d'une propriété de l'expérient du manque[15], comme dans : *Il manque trois doigts à cette femme* / (fam.) *Il lui manque une case*, à celle de son « état subjectif ».

Si le verbe *manquer*, comme le substantif *manque*, présente une variété de valeurs en contexte qui dépassent de loin le seul sentiment de manque, il n'en reste pas moins que le « manque affectif » est l'une de ces valeurs. Selon Gross (1975, p. 120), on peut considérer *manquer* comme un verbe de sentiment. Prenons ainsi la paraphrase qu'il propose pour distinguer les verbes de sentiment :

---

13 Il conviendrait de compléter cette définition : « qui souffre de l'absence de quelque chose ou de quelqu'un ».

14 *Objet* est ici employé au sens très large défini par le *Trésor de la Langue Française informatisé* dans son § I.A : « Tout ce qui, animé ou inanimé, affecte les sens, principalement la vue » (TLFi, s.v. *objet*).

15 Par « expérient du manque », Polge entend le complément indirect de *manquer* introduit par la préposition *à* ou par aucune préposition dans le cas d'un pronom personnel.

N_1 (éprouve + ressent) (E + un sentiment de) V-n
p. ex. *Quelque chose écrase Marie*
≡ Marie éprouve un sentiment d'écrasement[16].

On constate que cette paraphrase s'applique bien à certains des emplois du verbe :

(1) *J'entends quelquefois le cri des pâtres qui rassemblent les chèvres sur les montagnes, et les comptent : j'en entendis un l'autre jour se lamenter, parce que sa chèvre favorite lui* ***manquait****, et qu'il craignait qu'elle ne fût tombée dans le précipice* [...] (Barbara Juliane von Krüdener, *Valérie*).

Sa chèvre favorite lui manquait
≡ Il éprouvait un sentiment de manque (suite à la disparition de sa chèvre favorite)[17].

Ce rapprochement entre manque et sentiment est un argument supplémentaire pour se demander pourquoi il y a si peu de travaux sur l'expression du manque alors même que selon Chuquet *et al.* (2013, p. 9), « [d]epuis deux décennies, l'étude des sentiments a connu un essor important. Plusieurs études en français, inscrites dans des cadres divers et avec des objectifs variés, ont tenté de définir tout d'abord ce qu'on appelle sentiment, et ensuite de décrire leurs propriétés syntaxiques, sémantiques, pragmatiques et cognitives en français mais aussi dans d'autres langues[18] ».

16 Soit une phrase comme *Quelque chose écrase Marie*. Le verbe *écraser* prend deux arguments nominaux, que Gross note N_o (*quelque chose*) et N_1 (*Marie*). Pour montrer si oui ou non *écraser* est un verbe de sentiment (au moins dans cette phrase), Gross applique le test suivant : est-ce que <N_o écraser N_1> peut être paraphrasé par <N_1 éprouver/ressentir un sentiment de + N déverbal issu d'*écraser*> ? Pour la phrase considérée, on peut répondre par l'affirmative, la paraphrase (marquée par le symbole ≡) donnant « Marie éprouve un sentiment d'écrasement » : *écraser* est bien un verbe de sentiment, du moins dans cette phrase.

17 Toutefois, *manquer* n'est pas répertorié dans la Table 4 de Gross (1975, p. 245–71), qui à notre connaissance fournit, quoiqu'indirectement, la première liste des verbes de sentiment en français. Les tables de Gross sont établies sur la base des propriétés syntaxiques et non sémantiques des verbes français. Il se trouve que ceux regroupés dans la Table 4 sont « sémantiquement homogènes. La grande majorité d'entre eux correspond à un sentiment « déclenché » par N_o et « éprouvé » par N_1. » (Gross 1975, p. 170). Les propriétés syntaxiques de *manquer* font qu'il se trouve classé dans les Tables 1 et 5.

18 Voir par exemple Buvet *et al.* (2005), voir aussi Valetopoulos (2003) pour plus de détails et une discussion plus approfondie.

Comme nous l'avons vu plus haut, le manque peut être lié au sentiment et à l'émotion, les deux renvoyant à un état affectif (voir *Grand Larousse en 5 volumes*, 1987). Toutefois, on peut tenter de distinguer les sentiments des émotions d'une part et des humeurs d'autre part[19]. En effet, l'humeur est liée au caractère d'un sujet, dont elle constitue un trait permanent ou temporaire (p. ex. : *Je suis de bonne humeur ce matin*). L'émotion, elle, renvoie à une modification psychologique plus ou moins brutale, tant dans sa survenue que dans ses effets physiologiques sur le sujet : « bouleversement, secousse, saisissement qui rompent la tranquillité, se manifestent par des modifications physiologiques violentes, parfois explosives ou paralysantes » (TLFi, s.v. *émotion*, § B1). C'est ainsi qu'une formule telle que *crier* ou *trembler d'émotion* est parfaitement naturelle. Il est beaucoup moins naturel de dire **crier* ou *trembler de sentiment* ; un sentiment peut certes être intense, mais on ne peut pas, à l'inverse de l'émotion, **être bouleversé, brisé, étranglé de sentiment ; *être rouge, blanc de sentiment ; *être en proie au plus vif sentiment ; *être sous le coup d'un sentiment ; *être au comble du sentiment ; *n'en plus pouvoir de sentiment*[20]. Les émotions sont ainsi réputées avoir une dimension biologique que les sentiments n'ont pas. Plus largement, d'après Komi Simnara, dans sa thèse sur l'expression des émotions en lama (langue gur du groupe Niger-Congo, parlée au Togo), on s'accorde à reconnaître, aussi bien dans l'usage courant que dans la pratique scientifique, les distinctions suivantes :

- au niveau physiologique : l'émotion s'accompagne de troubles, mais pas le sentiment ;
- au niveau temporel : l'émotion est brève, le sentiment est durable ;
- au niveau de l'intensité : l'émotion est spécifiée comme ayant un haut degré, ce degré est minoré quand il s'agit du sentiment ;
- au niveau de la passivité : l'émotion est incontrôlable, contrairement au sentiment (Simnara 2019, p. 20).

Nous reconnaissons cependant que la frontière commodément tracée entre sentiment et émotion est loin d'être aussi claire et précise que les données lexicographiques le suggèrent. Simnara (2019) relève les principaux problèmes soulevés par ces distinctions conventionnelles : les expériences émotionnelles peuvent être brèves ou durables ; elles peuvent être vécues par le sujet comme d'intensité forte ou faible en fonction de la situation qui les provoque ; il est difficile d'affirmer avec une entière certitude que les sentiments sont moins vifs que les

19 Voir Simnara (2019, p. 20) pour une position différente.

20 Ces impossibilités ne sont pas liées à la nécessité de postmodifier le nom *sentiment* (comme dans *un sentiment de tendresse*), car dans le domaine de l'affectivité, *sentiment* connaît bien un emploi absolu (cf. TLFi, s.v. *sentiment*, §III.B).

émotions, ou qu'aucun sentiment ne s'accompagne jamais de troubles physiologiques, etc.

Ajoutons à cela que, si l'on veut éviter le piège du glottocentrisme, il est impossible de postuler que toutes les langues du monde possèdent un terme générique pour nommer des types d'affect et ainsi distinguer entre émotion (p. ex. : colère ou jalousie) et sentiment (p. ex. : amour ou manque), ou encore entre sentiment et affect physique (p. ex. : faim ou froid) : le fait que ce soit le cas dans des langues comme le français ou l'anglais n'autorise en rien à extrapoler. Justement, Simnara rapporte que ces termes génériques ne se rencontrent pas en lama : « il n'existe pas de terme générique pour nommer chacun de ces types d'affect, tout comme il n'existe pas de terme commun équivalent à "affect" regroupant toutes les sensations psychologiques et physiques. Simplement, on trouve pour l'ensemble formé par "émotion" et "sentiment", une expression comme "hɔ́ɔ́r tà tɛ́m" qu'on peut traduire par "problèmes ou événements du foie" » (Simnara 2019, p. 20). Et si l'on reprend cet énoncé en ikwere, mentionné plus haut, que l'on pourrait traduire en français par : « Toi et ta famille, vous me manquez comme la nourriture », rappelons qu'il rapproche et semble mettre sur le même plan un affect physique, lié à un manque de nourriture, et un état psychologique, le sentiment de manque, lié à l'éloignement d'êtres chers.

La discussion jusqu'ici nous invite donc à considérer comme secondaire et somme toute assez artificielle, dans une perspective interlangue, la question de savoir si le manque est une émotion ou un sentiment.

À bien y regarder, sentiments et émotions, que la langue française semble distinguer, ont pourtant un point commun : leur lien avec le domaine de l'affect et, par ricochet, avec la cognition. En effet, pour Antoine Culioli, l'affect fait partie de la cognition et il n'y a pas à les opposer l'un à l'autre – comme on a pu classiquement opposer raison et émotion. C'est ainsi que parlant du niveau 1 de représentation linguistique, Culioli écrit : « Ce niveau est celui de nos représentations mentales, liées à notre **activité cognitive et affective**, qu'il s'agisse de notre activité sensori-motrice dans le monde physique ou de nos élaborations culturelles » (1999a : 161, c'est nous qui soulignons). Il revient sur ce lien dans un autre ouvrage et va plus loin :

> Or, le problème est compliqué par le fait que nous avons affaire à plusieurs niveaux : le niveau 1 est un niveau de représentation, où représentation renvoie à la représentation mentale (il s'agit de cognition : quand je parle de cognition, j'entends le terme au sens large. **L'affect fait partie de la cognition** ; il n'y a pas d'un côté le cognitif qui serait du domaine de la rationalité explicite, et l'affectif qui serait le lieu des sentiments et de l'imagination débridée…) (Culioli 1990, p. 21, c'est nous qui soulignons).

En somme, le sentiment de manque (« état d'une personne souffrant d'une absence ») renvoie au domaine cognitif. D'ailleurs, Chuquet *et al.* (2013, p. 11) soulignent qu'« il est malaisé de fixer une frontière absolue entre ce qui relève des émotions et sentiments, et ce qui peut, plus largement, être attribué à la position subjective, qu'elle soit affective ou intellectuelle, d'un locuteur [...] ». Au fond, pour Chuquet *et al.* (2013, p. 13), sentiments, émotions, opinions, perception, discours, point de vue sont autant de « figures[21] » par lesquelles le sujet parlant s'inscrit dans l'énoncé, et méritent que l'on s'y intéresse sous des angles variés.

Dans la section suivante, nous allons présenter les aspects méthodologiques du travail qui a conduit à cet ouvrage.

2 Cadre méthodologique

Pour qu'un travail de cette nature, réalisé par plusieurs personnes sur plusieurs langues au sein d'une équipe de recherche, puisse présenter de la cohérence, il convient que les contributeurs se coordonnent, du moins pour ce qui est de la méthode. En général, dans ce type d'ouvrage en linguistique, on présente la problématique dans les premières pages, on en propose une discussion intéressante, puis vient un résumé des différentes contributions à l'ouvrage. Ce faisant, on a tendance à occulter tout un pan du travail de coordination nécessaire à la cohérence et à l'efficacité de la réflexion, comme si cela ne devait pas être présenté au lecteur. Nous pensons au contraire qu'il faut rendre explicite notre démarche. C'est pourquoi nous allons exposer comment nous avons procédé pour tenter de dégager les propriétés que peuvent partager les formes différentes exprimant le manque dans diverses langues.

Comme on peut le remarquer, le sujet dont nous traitons est un point spécifique des langues ; il demande alors un corpus limité, c'est-à-dire un corpus cadré susceptible de permettre de mieux contrôler les données, d'aller plus vite mais aussi de comparer différents systèmes. Dès le départ, nous avons donc élaboré en français un questionnaire à caractère spécifique[22] que nous avons appelé « questionnaire commun de base » (QCB). Le QCB a été organisé selon une logique qui consiste à subdiviser les emplois du verbe *manquer*[23] sur une base sémantico-syntaxique, de façon à mettre en relation structure syntaxique et « structure

21 Chuquet *et al.* (2013, p. 13) reprennent ce terme à Franckel et Lebaud (1990).

22 Pour plus de détails, voir Junkovic (1975, p. 45–48).

23 C'est pour des raisons de cohérence que nous avons délimité le sujet et concentré l'élaboration de ce questionnaire sur *manque* et *manquer* en excluant d'autres marqueurs permettant d'exprimer le manque en français tels que *louper* et *rater*.

notionnelle sous-jacente » (voir en particulier Delplanque dans ce volume). Cette logique amène à distinguer deux catégories d'emplois, étiquetées « manquer type 1 » (procès manqué) et « manquer type 2 » (objet manquant) dans la première partie du QCB. Nous avons ensuite défini par étapes les différentes tâches qui nous paraissaient nécessaires.

À cette étape, chaque participant, muni du QCB, a réalisé une enquête sur sa langue d'étude en l'adaptant et en l'élargissant si bien que le corpus construit à l'arrivée est souvent beaucoup plus étoffé que le QCB de départ. Les corpus à l'arrivée sont de fait de sources diversifiées selon les langues. Ainsi, nous avons des exemples qui proviennent de dictionnaires bilingues ou monolingues, de la littérature contemporaine, de textes anciens (médiévaux, pour certains), de la presse, de l'internet, d'entretiens avec des locuteurs natifs, ou encore de conversations, de contes, bref, de corpus oraux : le lecteur trouvera au début de chaque contribution la méthode de constitution du corpus afférent. Pour un grand nombre de ces contributions, il convient de souligner que les auteurs ont recours à des données de première main, ce qui n'est pas négligeable vu la nature du sujet d'investigation.

Ensuite, il a été demandé à chacun de faire l'effort d'une rétro-traduction. Plus précisément, la traduction du QCB a révélé que *manquer* ou *manque* pouvait se traduire à l'aide de plusieurs unités dans la langue d'étude. Chaque auteur devait se demander si ces unités pouvaient à leur tour se traduire autrement en français, par exemple dans d'autres contextes. Si oui, était-il possible de déceler un lien quelconque entre les diverses traductions, et entre celles-ci et le verbe *manquer* ? Ainsi, pour fixer les idées, l'un des moyens de traduire le verbe *manquer* en ikwere est le verbal *àgʷá*. Mais en rétro-traduction, *àgʷá* peut se traduire en français tantôt par « manquer », tantôt par « rester ». Ce type de phénomène a été très enrichissant aussi bien pour l'auteur dans son travail sur ce marqueur que pour toute l'équipe, eu égard à la réflexion sur l'expression du manque.

L'étape suivante a consisté en une analyse morphosyntaxique. Il s'agissait pour chacun de décrire les formes ainsi répertoriées sans qu'un cadre théorique de référence soit imposé. En effet, nous pensons que les cadres théoriques et méthodologiques nous offrent des grilles d'analyse susceptibles de dégager des résultats qu'on pourrait soumettre à une comparaison, mais ne changent en rien les données bien recueillies et bien répertoriées. Ce travail d'analyse a révélé, nous le soulignons plus loin, que l'expression du manque est assortie de certaines régularités qui traversent les familles linguistiques.

Certains contributeurs ont choisi de se concentrer sur l'étude d'une seule unité, alors que d'autres ont préféré en aborder plusieurs. Dans le premier cas, les auteurs ont cherché à dégager la spécificité de l'unité analysée à travers la diversité caractérisée de ses emplois ; tandis que dans le second cas, ils ont cherché à

comparer les unités pour déboucher d'une part sur leur spécificité et d'autre part sur ce qui peut constituer le lien entre elles. Il s'agissait également à cette étape de tenter de dégager dans les langues les valeurs sémantiques associées ou associables aux unités étudiées (cf. § 3 consacré à l'inventaire des valeurs sémantiques associées aux énoncés exprimant le manque).

Les séances régulières de travail furent l'occasion pour les participants de présenter sous forme d'exposés les données sur leur langue d'étude, données que toute l'équipe a examinées et vérifiées de manière critique puis comparées avec celles des autres langues représentées. Tous les contributeurs à ce volume sans exception sont passés par cette étape de l'exposé. Les exposés nous ont également offert l'occasion de procéder à l'inventaire des formes que chacun a répertoriées.

Il ressort de tout ceci qu'en plus du projet commun d'explorer l'expression du manque dans les langues, les contributions réunies ici ont un socle méthodologique partagé, construit autour du QCB, ainsi qu'une grille d'analyse commune, quand bien même l'analyse elle-même peut s'inscrire dans une problématique et une approche théorique différentes des autres.

3 Inventaire et distribution des valeurs dans les langues

En observant l'ensemble des contributions, nous avons pu dégager un certain nombre de caractéristiques récurrentes. Nous les avons recensées par langue puis par famille de langues, et enfin nous avons comparé ces familles. Il est à noter que trois des langues étudiées sont les uniques représentantes de leur famille ; nous les signalons plus bas.

Dit autrement, nous avons d'abord répertorié les valeurs sémantiques associées aux termes exprimant le manque dans chaque langue. Nous avons ensuite procédé pour chaque langue à des regroupements de valeurs afin d'éviter les inventaires pléthoriques : par exemple, pour nous, l'insuffisance quantitative, la pénurie et la réduction ont vocation à être regroupées, tout comme la déficience, la détérioration et la cassure constituent un autre groupe, tandis que le manque affectif et le sentiment de vide forment encore un autre groupe. Ce type de regroupement a permis de resserrer les inventaires sans pour autant supprimer de valeurs ; cela a également permis de mettre en évidence les valeurs principales par langue, dont le nombre varie entre 8 et 14. Cette partie du travail, plus que d'autres, reste certainement à parfaire ; nous entendons par là qu'on pourrait sans doute opérer, ici ou là, d'autres regroupements ; mais on pourrait alors

craindre qu'à force de regrouper, on mette à mal la subtilité et la finesse de l'analyse sémantique proposée pour chaque langue. Ce travail est donc le fruit d'un compromis entre trop et trop peu.

Dans le même mouvement, nous avons cherché à rapprocher les langues d'une même famille (perspective interlinguistique), puis les familles de langues entre elles (perspective inter-phyla), dans le but de dégager des valeurs ou notions communes. Voici le résultat de cet exercice ci-dessous.

Les langues représentées dans ce volume appartiennent à cinq familles différentes : langues afro-asiatiques (amharique), langues austro-asiatiques (vietnamien), langues indo-européennes (allemand, anglais, français, persan, russe), langues Niger-Congo (ikwere, mòoré, wolof) et langues sino-tibétaines (chinois).

La famille afro-asiatique

En amharique, seule langue afro-asiatique dans ce volume, on relève un ensemble de 8 valeurs qui sont[24] : absence, vide physique ou sentiment de vide ; défaut, déficience, absence d'intégrité ; écart (actuel-visé/attendu), hiatus, attente non satisfaite ; insuffisance quantitative, incomplétude, non-plénitude, privation, réduction ; non-accomplissement d'un procès ; petitesse ; reste ; séparation ou division en deux.

La famille austro-asiatique

En vietnamien, unique représentante de la famille austro-asiatique dans ce volume, on a pu relever les 8 valeurs que voici : déficience, absence d'intégrité ; écart (actuel-visé/attendu) ; insuffisance qualitative ; insuffisance quantitative, pénurie ; non-accomplissement d'un procès ; petitesse ; qualification négative d'un procès (éventualité regrettable) ; reste.

La famille sino-tibétaine

Un inventaire comprenant 11 valeurs a été dégagé pour le chinois, qui lui aussi est seul à représenter sa famille dans ce volume. Ce sont les suivantes : absence, insuffisance totale, perte ; déficience, absence d'intégrité, détérioration, cassure ; dépassement ; écart (actuel-visé/attendu) ; faute intellectuelle ou morale ; insuffisance qualitative ; insuffisance quantitative ; mauvaise direction (passer à côté) ; non-accomplissement d'un procès ; qualification négative d'un procès (manière inappropriée) ; traversée.

---

24 Ici, nous utilisons un point-virgule pour délimiter les valeurs, tandis qu'une virgule indique une variante.

Vu que ces trois premières langues sont les uniques représentantes de leurs familles respectives, il convient d'être prudent en interprétant les résultats présentés. Devant l'éternel dilemme qui consiste à choisir entre ignorer les résultats si les données de départ ne sont pas quantitativement (ou statistiquement) significatives et considérer de tels résultats comme existants, et donc les présenter malgré tout à la communauté des chercheurs et enseignants, nous avons opté pour la seconde possibilité.

La famille Niger-Congo

Cette famille est représentée dans ce volume par trois langues : l'ikwere, le mòoré et le wolof. Dégager les constantes sémantiques entre elles n'a pas été aisé, car deux des trois linguistes ont fait le choix d'offrir une vision aussi panoramique que possible des moyens d'exprimer le manque dans la langue étudiée (cas du mòoré et du wolof), le troisième ayant pour sa part opté pour une étude approfondie d'un marqueur (cas de l'ikwere). Nous proposons donc deux inventaires pour cette famille linguistique :

– inventaire 1 : valeurs communes au mòoré et au wolof. Elles sont au nombre de 9 ; absence, non-existence et perte ; écart (actuel-visé/attendu) ; imminence ; insuffisance qualitative ; insuffisance quantitative ; non-accomplissement d'un procès ; non-atteinte d'une cible (passer à côté) ; petitesse ; reste ;
– inventaire 2 : valeurs communes au mòoré, au wolof et à l'ikwere. On en relève 3 seulement, à savoir : insuffisance quantitative ; non-atteinte d'une cible (passer à côté) ; reste.

La famille indo-européenne

Plusieurs langues (vivantes ou mortes) représentent cette famille dans ce volume : il s'agit de l'allemand, de l'anglais, du français, du persan, du russe, ainsi que, dans une moindre mesure, du gotique, du vieil- et du moyen-anglais ainsi que du vieux-haut-allemand.

Une particularité des travaux sur les langues de cette famille est que les deux contributions sur l'allemand portent uniquement (pour l'une) et essentiellement (pour l'autre) sur un énoncé bien précis extrait de l'œuvre de Gœthe.

Nous estimons donc pertinent de présenter deux inventaires pour la famille linguistique indo-européenne :

– inventaire 1 : valeurs communes aux langues indo-européennes étudiées, exception faite de l'allemand. Elles sont au nombre de 4 : absence ; écart (actuel-visé/attendu) ; insuffisance quantitative ; non-accomplissement d'un procès ;

– inventaire 2 : valeurs communes à toutes les langues indo-européennes représentées dans le volume. Elles sont au nombre de 3 : absence ; écart (actuel-visé/attendu) ; insuffisance quantitative.

Avec, à nouveau, toute la prudence et la distance critique nécessaires, nous observons que les cinq familles linguistiques que l'on vient de passer en revue ont certaines valeurs en commun ; on peut désigner ces dernières comme des **constantes de constantes**[25]. Si l'on se base sur les inventaires 1 dans les groupes Niger-Congo et indo-européen, on dénombre 3 constantes de constantes : écart (actuel-visé/attendu) ; insuffisance quantitative ; non-accomplissement d'un procès. La valeur d'absence, pourtant bien caractéristique de toutes les autres langues, n'a pas été relevée par les auteurs du chapitre sur le vietnamien (famille austro-asiatique). Toujours est-il que l'absence constitue un quatrième candidat très plausible au nombre des valeurs communes aux cinq groupes linguistiques.

En complément de ces réflexions, nous avons dressé un tableau des valeurs mises en évidence par les différentes contributions. Il en ressort une liste d'une centaine de valeurs, toutes langues confondues, que nous jugeons utile de présenter ci-dessous. En effet, si cette liste nous semble refléter la variété des valeurs construites par les énoncés exprimant le manque, cette variété est, elle, nécessairement masquée dans le travail consistant à établir des inventaires sémantiques individuels (par langue), puis à dégager des constantes (entre langues), voire des constantes de constantes (entre familles de langues).

Voici donc les valeurs en question, par ordre alphabétique : abandon de soi, absence, absence de contact, absence d'intégrité physique, absence irrémédiable, absence préjudiciable, attente non satisfaite, béance, besoin, blâme, cassure, crainte, critique, décalage total, déchéance morale, déclin, décroissance, défaillance, défaut (avoir un défaut ou faire défaut), défection, déficience, dépassement, dépérissement, déséquilibre, désespoir, désir, détérioration, différence, diminution, discontinuité, disparition, distance, distance minimale, division, dysfonctionnement, écart (actuel-visé/attendu), échec, envie, envie irrépressible, épreuves, erreur, état anormal, exception, exclusion, extériorité, faillite, faute intellectuelle ou morale, hiatus, immensité, imminence, imperfection, inadéquation, incomplétude, indigence, inoccupation, insuffisance qualitative ou quantitative, intentionnalité, inutilité, lacune, lascivité, maladie, marge, mauvaise direction, moins, mort, non-accomplissement d'un procès, non-atteinte d'un résultat, non-atteinte d'une cible ou d'un objectif, non-conformité, non-existence, non-plénitude, passage, pénurie, perte, petitesse, prise de distance,

25 Certains préféreraient parler d'*invariants sémantiques*.

privation, prodigalité, proximité, qualification négative d'un procès, quasi-adjacence, ratage, réduction, reste, retrait, rupture, séparation morale ou physique, souffrance, tension vers un but, timidité, traversée, tromperie morale, vacance, vantardise, vide, voisinage, vol.

4 Au delà des valeurs sémantiques : l'altérité

Cette section vise particulièrement à mettre en relief quelques phénomènes qui, derrière la diversité des langues, derrière le foisonnement des valeurs sémantiques, se révèlent à l'issue d'une description approfondie susceptibles d'être généralisables en partant du nombre somme toute réduit de langues étudiées ici. De fait, le caractère généralisable de ces phénomènes doit être considéré comme provisoire en attendant qu'un même type d'étude soit réalisé sur d'autres langues.

Revenons aux constantes sémantiques que l'on vient de dégager au niveau des cinq familles linguistiques : écart (actuel-visé/attendu) ; insuffisance quantitative ; non-accomplissement d'un procès, auxquelles on peut sans doute ajouter la valeur d'absence. Il est question d'un écart ou d'une différence entre un scénario attendu (réalisation d'un procès, présence d'un « objet[26] » ou présence d'un « objet » en une certaine quantité) et un scénario effectif (non-réalisation du procès ou non-atteinte du résultat escompté, absence de l'« objet » ou présence de l'« objet » en quantité moindre que prévue). Or les termes *écart* et d*ifférence* nous renvoient au concept d'**altérité**.

Selon Polge (dans ce volume) : « L'altérité est envisagée ici en termes topologiques comme le complémentaire ou extérieur p' de l'intérieur p d'un domaine notionnel, résultant de la partition de ce domaine en un intérieur et un extérieur par un bornage. Ces deux valeurs contradictoires doivent être envisagées à partir d'une position neutre p, p'. » De plus, d'après Culioli (1990, p. 97) « l'altérité est de fondation », ce qui signifie pour Osu (2011, p. 26), d'après de Vogüé et Paillard (1987) et Lebaud (1996–1997), qu'elle n'est pas un accident externe à la langue, mais plutôt « la loi sur laquelle la langue s'ordonne ». Osu (2011, p. 38)[27] reformule l'ensemble de ces réflexions de la façon suivante :

> [...] l'altérité est envisagée de façon interne à la langue dans la mesure où elle est mise en jeu non à partir de la situation de communication (faisant référence à une situation réelle) mais

26 Rappel : *objet* est ici employé au sens très large défini par le *Trésor de la Langue Française informatisé* dans son § I. A. « Tout ce qui, animé ou inanimé, affecte les sens, principalement la vue » (TLFi, s.v. *objet*).

27 Voir de Vogüé et Paillard (1987) pour plus de détails.

bien plutôt à travers les unités de la langue dans leurs divers agencements et dans leur mode de fonctionnement spécifique. L'idée fondamentale, c'est que certains marqueurs ont dans leur fonctionnement un rapport privilégié avec l'altérité si bien qu'ils n'apparaissent dans un énoncé que s'il y a une mise en jeu explicite de ce phénomène.

En outre, selon Culioli (1990, p. 103), « tout objet (méta)linguistique recèle une altérité constitutive. C'est le travail énonciatif de repérage (subjectif et intersubjectif ; spatio-temporel ; quantitatif et qualitatif) qui, en composant l'ajustement complexe des représentations et des énonciateurs, supprime, met en relief ou masque cette altérité ». S'appuyant sur ces propos de Culioli, Osu (2011, p. 38–44) distingue entre **source** de l'altérité, **traitement** de l'altérité et **type** de l'altérité[28].

Ceci revient à dire que pour nous, les différentes formes exprimant le manque dans les langues ont un rapport privilégié avec l'altérité. Quelques éléments étudiés nous confortent dans cette hypothèse. C'est le cas des marqueurs[29] *àgʷq̣́* (« manquer, rester ») en ikwere et *kam* (« moins, en moins ») en persan, deux langues pourtant très éloignées génétiquement : ils mettent en jeu l'altérité dans leur fonctionnement. Et curieusement, ces unités mettent en jeu une source, un traitement et un type de l'altérité similaires.

Dans les énoncés persans contenant *kam* comme dans les énoncés ikwere contenant *àgʷq̣́*, on a une valeur x' (ou p' selon les cas), qui constitue la valeur visée ou désirée, souhaitable, c'est-à-dire construite sur le plan S (subjectif). *Kam* et *àgʷq̣́* indiquent un écart entre x' et une autre valeur x (ou p), qui elle est la valeur effectivement constatée, donc construite sur le plan T (temporel). Dans une langue comme dans l'autre, avec ces deux marqueurs, la source de l'altérité s'avère donc être subjectivo-temporelle. Le traitement qui est fait de l'altérité dans ce cas est tel que les deux valeurs x et x' sont maintenues, et l'on dira que l'altérité est prise en compte et maintenue. Enfin, dès lors que les deux valeurs coexistent, l'altérité en jeu est de type faible.

De façon similaire, dans sa contribution Polge s'efforce de proposer une représentation unique qui rende compte des différents emplois du verbe français *manquer*. Il montre que *manquer* et ses équivalents en anglais, à savoir *fail*, *lack*, *miss*, *need* et *want*, ont un fonctionnement qui met en jeu l'altérité : d'après lui, *manquer* est compatible avec différents modes de construction de l'altérité (p. ex.,

28 En ce qui concerne la source de l'altérité, celle-ci peut être notionnelle, intersubjective, temporelle ou subjectivo-temporelle ; pour le traitement de l'altérité, il s'agit de dire qu'elle peut être prise en compte et maintenue (validée), ou prise en compte et éliminée, ou encore non prise en compte (ignorée) ; enfin, concernant le type de l'altérité, on signifie qu'elle peut être faible, forte ou radicale.

29 Au sens de « marqueur d'opération linguistique ».

dans certains de ses emplois, *manquer* marque l'altérité notionnelle), tandis que les verbes anglais sont chacun la trace d'un mode spécifique d'altérité (p. ex. *fail* marque l'altérité radicale).

Ce type d'invariant pourrait se retrouver dans les autres langues et constituer la base d'un rapprochement entre elles, favorisant ainsi le passage de l'une à l'autre.

Forts de la discussion précédente, nous voulons dans ce qui suit présenter les résumés des contributions, dans l'ordre de leur apparition dans l'ouvrage.

5 Une vue panoramique des résultats des diverses contributions

Après avoir fait le point sur les raisons qui nous ont conduits à étudier l'expression du manque dans les langues, discuté les apports d'une telle étude tant à la linguistique générale et typologique qu'à la linguistique de l'énonciation, puis cerné la spécificité du traitement du manque dans chaque langue représentée, il convient à présent de donner un aperçu des différentes études. L'intérêt de cette section est qu'elle souligne entre autres choses les résultats obtenus pour chaque langue. Le lecteur pourra ainsi s'y référer en première approche avant de lire les travaux dans le détail.

Cet ouvrage réunit quinze travaux qui répertorient et décrivent les divers moyens dont disposent des langues différentes pour exprimer le manque. Ces langues appartiennent à cinq phyla différents, à savoir afro-asiatique, austro-asiatique, indo-européen, Niger-Congo et sino-tibétain. Si la plupart des travaux s'intéressent aux emplois des marqueurs en synchronie, l'un des points forts de cet ouvrage est qu'il compte également des contributions qui s'inscrivent dans une perspective diachronique. S'ajoute à cela une réflexion sur la traduction des textes en lien avec l'expression du manque. Un autre point fort de cet ouvrage est que les contributions portent pour la grande majorité sur des langues génétiquement très éloignées.

Dans la mesure où le français a servi de métalangue au travail collectif, nous avons fait le choix d'ouvrir le volume par un chapitre sur le français. Il s'agit d'un travail qui porte exclusivement sur le verbe français *manquer*. Nous faisons toutefois remarquer qu'une autre contribution (celle de Polge) s'intéresse à ce verbe, mais, cette fois, dans une perspective contrastive avec l'anglais.

Les contributions suivantes portent sur des langues géographiquement très éloignées du français. On trouve d'abord trois langues « isolées », au sens où elles sont les seules représentantes de leur famille linguistique dans le volume : le vietnamien (langue austro-asiatique), le chinois (langue sino-tibétaine) et l'amharique

(langue afro-asiatique). Viennent ensuite trois études sur l'expression du manque dans des langues de la famille Niger-Congo, à savoir l'ikwere, le mòoré et le wolof. Les huit chapitres suivants concernent des langues indo-européennes : russe, persan, allemand, anglais.

La première contribution est celle que propose **Alain Delplanque**. Il se donne pour objectif de dégager l'invariant de *manquer* à travers une étude minutieuse de la variation qui caractérise ce verbe en français contemporain. Après avoir rappelé les données étymologiques pertinentes, il distingue deux types d'emploi de *manquer* : un type 1, où il est question d'un procès manqué et un type 2, où il est question d'un item manquant ; parallèlement, il observe que *manquer* entre dans trois principaux schémas syntaxiques, à savoir : <A manquer B>, <A manquer de B> et <B manquer à A> (l'usage avec le pronom impersonnel *il* est rattaché à ce dernier schéma), auxquels il convient d'ajouter un quatrième schéma, moins fréquent, celui où *manquer* est employé intransitivement.

Le linguiste organise la suite de son propos en fonction des trois principaux schémas syntaxiques dégagés : il les passe en revue, multipliant à chaque fois les éclairages sur son objet d'étude (aspect, détermination nominale…), grâce à un corpus d'énoncés authentiques collecté sur internet. Les blocages (séquences malformées voire impossibles) sont systématiquement notés et analysés. Chaque sous-partie se conclut par un bilan en termes de topologie dans l'optique culiolienne, car le chercheur s'efforce de montrer que chaque usage syntaxique distinct tend à conférer au domaine notionnel représenté à travers l'énoncé un fonctionnement particulier : avec <A manquer B>, ce fonctionnement est discret ; dans le cas de <A manquer de B>, il est compact ; et avec <B manquer à A>, il est dense. Ces modes de fonctionnement sont liés à l'activation ou non des paramètres quantitatif et qualitatif. En conclusion, Alain Delplanque propose une forme schématique pour *manquer* qui fait apparaître deux dimensions, l'une notionnelle (liée à l'opération de repérage) et l'autre énonciative (liée à la dévaluation par l'énonciateur de l'élement repère A par rapport à une situation fictive <A r B>). Quant aux facteurs de variation, il les classe en deux types : d'un côté, le sens de l'énoncé dépend de la transitivité du verbe et de sa rection (préposition *à* ou *de*) ; de l'autre, il dépend de la nature du sujet et du complément de *manquer*, selon que chacun de ces deux termes est le repère ou le repéré dans la relation sous-jacente <A r B>, selon que l'assertion porte sur un procès manqué ou un item manquant, et aussi, dans une moindre mesure, selon que les termes A et B sont [± animé] et [± concret]. Enfin, en s'appuyant sur les données historiques attestées, Alain Delplanque esquisse un schéma de développement historique des emplois de *manquer*.

À l'instar des autres auteurs du volume, **Danh Thanh Do-Hurinville et Huy Linh Dao** sont partis du QCB : la traduction des énoncés en vietnamien ayant fait

apparaître que dans plus de la moitié des cas, ce sont *thiếu*, et dans une moindre mesure *hụt* et *lỡ*, qui sont les plus employés, ils consacrent leur contribution à l'étude de ces trois unités.

Sur le plan syntaxique, les deux linguistes décrivent les emplois verbaux de *thiếu*, *hụt* et *lỡ*, qui peuvent être monovalents ou bivalents, et même trivalents dans le cas de *thiếu*. Ils montrent que les trois verbes peuvent aussi se combiner avec d'autres verbes pour former des constructions verbales en série, qui décrivent ce qui correspond conceptuellement à un procès unique (et dont l'intonation, par suite, est celle d'une seule proposition). Une différence sémantique très importante se joue entre les séquences *thiếu* / *hụt* / *lỡ* + V_2 ou bien de V_1 + *thiếu* / *hụt* / *lỡ* : seules les secondes sont des constructions verbales en série, où *thiếu*, *hụt* et *lỡ* ne se comportent plus comme des verbes pleins prenant le sujet syntaxique comme argument, mais comme des modifieurs de V_1 (les auteurs utilisent également le terme de *modalisateur*). Une construction verbale en série peut même être formée par *thiếu* combiné à *hụt*, construction dans laquelle c'est *hụt*, en position de V_2, qui joue le rôle de modifieur et détermine le sens global de la structure.

Du point de vue sémantique, toujours selon les auteurs, *thiếu* indique essentiellement le manque quantitatif neutre, alors que *hụt* permet d'exprimer un manque par rapport à une prévision initiale ; ce manque est dû à un facteur externe échappant au contrôle du locuteur, qui n'exprime aucun état d'âme. Quant à *lỡ*, il renvoie à un manque sur le plan qualitatif, dû à un facteur interne lié à un manque d'attention du référent du sujet syntaxique : ce dernier a entrepris un procès par mégarde, ce qui implique un regret ou un remords de sa part.

L'étude de *thiếu*, *hụt* et *lỡ* que proposent Danh Thanh Do-Hurinville et Huy Linh Dao est également trans-catégorielle : certes, c'est leur fonctionnement comme lexèmes verbaux qui retient d'abord leur attention, mais ils nous montrent aussi que *thiếu*, *hụt* et même *thiếu hụt* peuvent fonctionner comme modifieurs nominaux. *Lỡ*, pour sa part, combiné au pronom indéfini-interrogatif *đâu* (« où »), peut fonctionner comme subordonnant hypothétique, illustrant ainsi ce que les auteurs appellent la « grammaticalisation achevée » de ce lexème. L'analyse de la variation que connaissent les trois marqueurs permet de mieux cerner leur rôle dans l'expression du manque en vietnamien contemporain.

Jie Jiang propose une analyse de l'expression du manque en chinois mandarin dans une perspective contrastive avec le français. Il commence par identifier deux types de situation que les énoncés avec le verbe français *manquer* sont susceptibles de représenter : il distingue ainsi ce qu'il appelle les situations de type « procès non accompli » de celles de type « quantité insuffisante ». Cette distinction correspond à l'organisation en deux colonnes du QCB, suivant que l'on a

affaire à l'effet de sens de ratage (« manquer type 1 ») ou à celui de besoin (« manquer type 2 »).

Les situations de type « procès non accompli » sont traitées en premier. L'auteur, constatant que les constructions syntaxiques qu'emploient les deux langues diffèrent considérablement, pose d'emblée la question en termes de typologie des langues. Il fait sienne la théorie de Talmy qui oppose les langues à cadrage satellitaire aux langues à cadrage verbal. Le chinois appartient au premier groupe, et le français au second. Dans ce cadre, Jie Jiang analyse notamment des exemples contenant quatre marqueurs différents, appelés *satellites* dans sa théorie de référence : il s'agit de *guò* « idée de dépassement », *piān* « à côté », *zá* « de manière défaillante » et *cuò* « de manière inappropriée ». Il décrit leur fonctionnement syntaxique en contexte et montre comment ils se différencient sémantiquement les uns des autres mais aussi du verbe *manquer*. Avec ce type de situations, dit l'auteur, le parallèle entre les deux langues ne s'établit qu'au niveau de l'énoncé – on serait tenté d'ajouter « s'établit plus que jamais au niveau de l'énoncé ».

Les situations de type « quantité insuffisante » sont ensuite abordées. En s'appuyant sur l'exemple [5c] du QCB et sa traduction en chinois, Jie Jiang commence par faire observer que la frontière entre les deux types de situations (procès non accompli vs. quantité insuffisante) est loin d'être nette, surtout dans les situations où le procès se prête à être quantifié. Un parallèle lexical est établi entre *manquer* en français et *quē* en chinois, parallèle tout à fait relatif : en effet, l'auteur montre que deux contraintes qui s'exercent sur *quē* – l'une syntaxique, l'autre sémantique – sont sans équivalent avec *manquer*. Le parallèle lexical reste valable lorsque de l'expression de la quantité insuffisante on passe à celle d'absence, celle-ci étant vue comme un cas particulier, en quelque sorte le cas extrême, à l'intérieur de la classe des situations de type quantité insuffisante. Dans sa conclusion, l'auteur insiste sur le fait qu'il n'existe pas en chinois de stratégie unique (par exemple un seul lexème ou une unique construction) permettant d'exprimer le manque et par conséquent, selon lui, il n'existe pas *une* notion de manque à proprement parler.

Dans son travail sur l'amharique, **Delombera Negga** annonce d'emblée qu'elle va se concentrer sur cinq verbes qui représentent différentes acceptions du verbe français *manquer* et qu'elle a choisis parmi les « très nombreuses » possibilités de traduction de *manquer* en amharique : il s'agit de *naffäqä*, *gʷäddälä*, *annäsä*, *qärrä* et *nässa*.

Après avoir brièvement exposé comment elle a construit son corpus, elle étudie les verbes sélectionnés. Pour chaque marqueur, l'auteure propose plusieurs exemples contextualisés, qu'elle commente sur les plans syntaxique et sémantique : elle indique le comportement syntaxique du verbe en termes de

transitivité, ainsi que l'organisation de l'énoncé, en spécifiant si nécessaire le rôle sémantique assumé par les divers arguments (elle retient les formules « objet du manque » et « sujet qui éprouve le manque », là où d'autres contributeurs emploient respectivement « objet manquant » et « siège du manque »). Le cas échéant, Delombera Negga montre comment une structure syntaxique peut correspondre à deux interprétations distinctes (cas d'ambiguïté syntaxique). Dans le cas du verbe *naffäqä*, des remarques étymologiques viennent soutenir l'analyse, en lui procurant le recul de l'histoire linguistique du marqueur ; dans le cas du verbe *gʷäddälä*, l'analyse est enrichie par l'étude de plusieurs dérivés du verbe (adjectif, causatif, causatif de réciproque et nominal). Dans sa conclusion, l'auteure caractérise chaque verbe étudié de manière synthétique : *naffäqä* exprime spécifiquement le manque affectif dans le cas de la séparation de deux éléments fondamentalement liés ; *gʷäddälä* et ses dérivés indiquent le manque par rapport à quelque chose de prédéfini comme complet ou entier, mais qui ne l'est plus ; *qärrä* signale un manque par rapport à une visée non atteinte du fait d'un parcours incomplet ; enfin, *annäsä* et *nässa* traduisent respectivement le manque par insuffisance et par privation.

Sylvester N. Osu fait porter sa réflexion sur l'ikwere, langue qui, elle aussi, dispose de nombreux marqueurs permettant d'exprimer la notion de manque. Il se demande comment les différencier les uns des autres, et choisit de mettre en lumière la spécificité d'un marqueur, *àgʷá̱* : ce verbe retient son attention car, selon le contexte, il peut se traduire en français soit par *manquer*, soit par *rester*, deux notions qui se présentent à l'esprit comme contradictoires, en première approche du moins.

L'auteur commence par présenter la catégorie du verbe en ikwere, afin de faciliter l'accès à ses données. Ensuite, après avoir exposé comment il a constitué son corpus, il récapitule les différentes stratégies identifiées pour rendre *manquer* en ikwere. Il s'agit d'énoncés contenant : 1) *àgʷá̱* « rester », ou 2) *ɔgʷô̱* « désirer, avoir une envie irrépressible de », ou 3) un verbe + la négation, ou enfin 4) d'autres verbes, moins productifs dans l'expression du manque, tels *àlâ* « rentrer », *ɔ̀kɔ̂* « faire défaut », *àkʷǎ* « priver de ».

La contribution se concentre ensuite sur *àgʷá̱*. Sylvester N. Osu se donne comme objectif de dégager les propriétés spécifiques de ce verbe, au delà de la diversité de ses emplois : à travers des exemples variés, il étudie donc les effets sémantiques liés à la présence ou à l'effacement du marqueur, ainsi que les contraintes contextuelles et syntaxiques auxquelles il est soumis ; c'est ainsi que l'étude prend en considération, entre autres questions, la portée du verbe *àgʷá̱*, notamment lorsqu'il apparaît en position de suffixe (V_2) dans une suite de type V_1V_2, que l'auteur appelle « verbe complexe ». L'étude débouche sur une caractérisation du mode de fonctionnement spécifique et invariant de *àgʷá̱*. L'emploi de

ce verbe implique la fragmentation d'un élément de la relation <x-Q>, où x représente une classe d'occurrences et Q un procès. Cette fragmentation, une autre façon de renvoyer à l'altérité, peut à son tour impliquer le prélèvement de certaines occurrences de la classe. Dans ce cas, les occurrences qui ne sont pas prélevées de la classe *restent* situées par rapport à ʏ', localisateur provisoire des occurrences de x. Mais cette fragmentation peut supposer l'ajout des occurrences à un espace ʏ posé comme le localisateur ultime des occurrences de x. Dans ce dernier cas, les occurrences qui ne sont pas ajoutées à l'espace ʏ *manquent* relativement à ʏ. Cette caractérisation ou forme schématique subsume les variations que connaît *àg^{w}ạ́* sous un mode de fonctionnement spécifique et invariant, et permet aussi de comprendre pourquoi l'emploi du marqueur correspond à des énoncés français avec *manquer* ou bien avec *rester*.

Les deux chapitres suivants portent sur l'expression du manque en mòoré et en wolof. Les auteurs partent du constat que cette expression est plurielle : elle passe par divers moyens lexicaux ou grammaticaux qui ne sont pas interchangeables. Ils font le choix de mener leur réflexion autour de plusieurs marqueurs, plutôt que de se focaliser sur l'un en particulier. Cela leur permet de les distinguer entre eux, selon les situations et contextes d'emploi et selon la valeur de manque qu'ils permettent de construire dans l'énoncé.

Sũ-tõõg-nooma Kabore procède de manière contrastive, en traitant de termes – issus de la même racine ou non – qui permettent de construire des énoncés de sens opposé, par exemple existence vs. absence, obtention vs. non-obtention d'un résultat escompté, excès vs. insuffisance par rapport à un niveau servant de repère. Une part importante de sa contribution est consacrée à la racine *ka* : en effet, celle-ci donne naissance à des dérivés indiquant la non-existence ponctuelle (telle la perte) ou permanente (telle la mort), mais elle est également à l'origine du marqueur de négation en mòoré. Cela établit un lien avec la contribution d'autres auteurs dans ce volume (notamment Claire Agafonov, Augustin Ndione et Fabienne Toupin), qui s'efforcent de montrer l'importance des énoncés négatifs dans l'expression du manque dans la langue étudiée.

En mòoré, la non-obtention d'un résultat escompté est exprimée par *kòñge*, tandis qu'avec la base *yʋ̃s*, liée à la notion de vide, et ses dérivés, il est possible de signifier qu'un élément mobile rate sa cible : l'élément en déplacement arrive bien au niveau de sa cible, mais il y a absence de contact entre eux du fait d'une déviation. Sũ-tõõg-nooma Kabore montre ensuite que le rôle du verbe *pàvʋge* est de marquer l'insuffisance, quantitative ou qualitative, par rapport à un niveau estimé adéquat, ce qui peut amener dans certains contextes l'effet de sens de manque de respect d'un être humain. En rapport avec cette même idée, que l'auteur désigne avec le terme de « marge », l'expression *kèllɩ́ là bíulfu* correspond à l'expression française <x a failli + V> (ou <x a manqué de V>) et indique qu'un

procès ne s'est pas produit de justesse. D'autres marqueurs, liés à l'idée de tension (l'auteur parle également de « conation »), sont ensuite étudiés : il s'agit des bases *ra* et *kel* et de leurs dérivés, ainsi que des verbes *bàv*, *máv* et *mákkè*. Enfin, le verbe *vàale* marque qu'un procès attendu n'a finalement pas lieu du fait d'un imprévu ayant contrecarré le cours des événements. La présentation de la variation que connaissent tous ces marqueurs permet de mieux cerner leur rôle dans l'expression du manque en mòoré contemporain.

Augustin Ndione pose le marqueur *ñàkk* comme point de départ de son étude, en raison de sa fréquence dans le corpus qu'il a rassemblé. S'y ajoutent ensuite *moy*, *wacc*, *wuute*, *làjji*, qui comme *ñàkk* construisent une valeur d'absence. Suivant les énoncés, l'absence se comprend comme « non-existence » ou comme renvoyant à une situation de carence ou d'inadéquation, à une situation qui ne correspond pas à une certaine norme. L'absence au niveau affectif, elle, est exprimée par *namm* et *gelu*. Augustin Ndione distingue ensuite un troisième groupe de lexèmes (*tuuti*, *xaw*, *waaj*, *des*), qui selon lui expriment la notion d'approximation, définie comme une forme d'inadéquation entre deux situations : d'une part une situation souhaitée qui est manquée du fait de la présence d'un obstacle, et d'autre part la situation constatée qui est jugée insatisfaisante par le locuteur. Enfin, le chercheur propose également de voir la négation comme apte à exprimer le manque dans certains contextes et illustre son propos avec deux marqueurs négatifs différents ; dans ces emplois, il relève également une valeur d'absence. Ainsi se trouve illustrée et détaillée la pluralité des stratégies possibles pour exprimer le manque dans la langue la plus parlée du Sénégal, en accord avec le titre choisi par l'auteur, « Les expressions du manque en wolof ».

Claire Agafonov choisit d'aborder l'expression du manque en russe par le biais de la traduction, ce que le titre de sa contribution rend d'emblée explicite. Elle se demande ainsi quelles sont les formes pouvant traduire en russe le verbe *manquer* et quelles sont leurs conditions d'emploi. L'auteure se dit tout d'abord frappée par l'importance, parmi ces formes, de la négation, qu'il s'agisse de la négation verbale (*ne*), de préfixes nominaux ou adjectivaux à valeur négative (n*e-*, *bez-*, *malo-*) ou encore de la négation prédicative (*net* suivi du génitif). Elle indique ensuite les quatre unités sur lesquelles porte sa réflexion : deux préverbes, *pro-* et *nedo-*, une particule verbale, *čut' ne*, et un verbe accompagné d'une négation, *ne xvatat'*. Elle souligne que sur ces quatre formes, trois comportent le morphème négatif *ne*.

Les énoncés contenant *pro-* et *čut' ne* peuvent référer à un procès manqué, tandis que ceux avec *nedo-* et *ne xvatat'* permettent d'exprimer l'idée d'un élément manquant. Pour chaque marqueur russe considéré, l'auteure procède selon un schéma bien précis : elle rappelle ou bien formule une hypothèse sur le rôle

invariant de ce marqueur ; elle illustre ses emplois dans des exemples qui sont la traduction d'énoncés français avec *manquer* ; de surcroît, elle dégage les contraintes s'exerçant sur l'emploi du marqueur considéré, ainsi que ses sens autres que « manquer » (détectables dans d'autres contextes). Parmi les quatre unités qu'elle a sélectionnées, elle consacre une étude plus approfondie à *(ne) xvatat'* car son contenu lexical ainsi que ses propriétés syntaxiques le rapprochent de la complexité de *manquer* en français : entre autres choses, les deux constructions du « siège du manque » (localisateur ou datif) rappellent l'ambivalence de *manquer*, entre absence-disparition et désir. Elle conclut en relevant l'existence, en russe comme en français, de zones d'incertitude nombreuses induisant une double lecture possible d'un certain nombre d'exemples.

Dans son approche énonciative de l'expression du manque en persan, **Fabienne Toupin** a travaillé avec une informatrice d'origine iranienne : c'est ainsi que la traduction du QCB en persan a pu se faire et qu'un corpus plus complet a pu être recueilli, notamment à partir de questions posées à cette informatrice.

L'auteure fait le choix d'exposer un inventaire aussi complet que possible des principaux marqueurs (lexèmes, locutions et structures) permettant d'énoncer le manque en persan. Dans un premier temps, l'inventaire est présenté sous un angle analytique, les marqueurs étant simplement classés par parties du discours. Dans le domaine verbal, le recours très important à deux stratégies est souligné : la préfixation du verbe par la « particule de négation » *na*, cette structure construisant la négation de phrase, ainsi que la combinaison du verbe avec le quantifieur *kam* (« en moins, peu »). Dans le domaine nominal aussi certaines prévalences se dessinent, telle la préfixation par *nâ-*, marqueur négatif signifiant « in-, non-, sans, privé de », ou par *bi(-)*, lié à la préposition à valeur négative « sans », ou encore par *kam(-)*, lié au quantifieur précédemment mentionné. Au fur et à mesure de l'inventaire, les effets de sens construits dans les énoncés sont spécifiés, car bien qu'il s'agisse de valeurs locales liées à l'interaction des marqueurs présents, à la relation interpersonnelle en jeu, etc., l'auteure estime qu'elles contribuent à rechercher d'éventuels mécanismes généralisables dans l'expression du manque à travers les langues.

L'inventaire des marqueurs est ensuite organisé d'une manière synthétique, suivant un schéma que l'auteure décrit comme potentiellement applicable à d'autres langues étudiées dans ce volume. Elle distingue d'un côté les stratégies énonciatives d'expression du manque qui reposent sur la prise en compte et le maintien de l'altérité entre le scénario attendu (réalisation d'un procès, présence d'un « objet ») et le scénario représenté (non-réalisation du procès ou non-atteinte du résultat escompté, absence de l'« objet ») ; ce sont les stratégies les plus fréquentes en persan et elles mettent en jeu une négation, formellement marquée ou non. D'un autre côté, on a des stratégies qui ne reposent pas sur ce traitement de

l'altérité et qui ont donc été situées à la limite du domaine sémantique du manque : elles se construisent avec des marqueurs qui ont comme point commun l'idée de mouvement (traversée d'un espace, dépassement ou bien encore départ).

La dernière partie de ce chapitre est une étude détaillée de *kam*, en raison de sa fréquence dans les énoncés persans exprimant le manque. Une subordonnée au rôle métadiscursif, explicite ou non, fournit un point de repère pour construire une valeur x', qui est la valeur visée ou désirée, souhaitable, donc construite sur le plan S (subjectif). *Kam* indique un écart entre x' et une autre valeur x, qui elle est la valeur effectivement constatée, donc construite sur le plan T (temporel), x étant moindre que x'. Ce rôle de *kam* serait stable en synchronie mais compatible avec la variété quasi illimitée des énoncés : comme le rappelle Alain Delplanque au début de sa contribution, « L'invariant est un construit métalinguistique dont la légitimité se mesure à la richesse des variations qu'il permet d'embrasser. »

Afin d'aborder l'expression du manque en allemand, **Alain Cambourian** a choisi de structurer sa contribution autour de ce qu'il appelle « deux défis », lancés aux germanistes par les autres chercheurs du groupe pendant les années de travail en commun sur l'expression du manque dans les langues.

Le premier de ces défis concerne le lien entre le latin *mancus* (auquel remonte *manquer*) et le verbe allemand *mangeln*. S'il est normal que la racine **mang-* / *mangw-* ne soit pas attestée au niveau du proto-germanique, faute de textes correspondant à cette période historique, le linguiste se demande en revanche pourquoi elle ne l'est pas davantage en gotique ; il commence donc par cette langue et montre le fonctionnement en contexte de plusieurs autres formes exprimant le manque, que l'on rencontre dans le corpus très limité du gotique. Il s'intéresse ensuite aux branches occidentale et nordique du germanique, mais se concentre surtout sur le vieux-haut-allemand. Il nous montre l'apparition au IX^e^ siècle des formes verbales qui donneront *mangeln*, et le lecteur suit le développement historique de ces dernières et de la famille lexicale élargie. Alain Cambourian propose deux hypothèses sur la manière dont *mangeln* a pu entrer dans l'expression du manque en allemand : soit par emprunt au bas-latin *mancare* (c'est l'hypothèse des frères Grimm, et elle a sa préférence), soit à partir du vieux-haut-allemand *man*, « homme, on », auquel se serait adjoint un suffixe réducteur servant à désigner « l'absence, le manque ».

Le second défi, qui occupe une part plus importante de la contribution, porte sur l'analyse d'une phrase extraite du roman de Goethe intitulé *Die Leiden des jungen Werthers* (*Les Souffrances du jeune Werther*) : *Wenn wir uns selbst fehlen, fehlt uns doch alles*. L'auteur commence par analyser cette phrase, en en démontant les constituants comme autant de pièces d'un moteur. Il s'intéresse ensuite à son cotexte d'insertion, étroit et large, passant alors de la phrase à l'énoncé. Afin de comprendre ce que signifie *fehlen* dans ce contexte, il examine les autres

occurrences du verbe dans le roman, soucieux de ne pas plaquer sur la langue du XVIIIe siècle ce qui est vrai de ce verbe en allemand contemporain. Sa démonstration, qui prend la syntaxe en considération, l'amène à poser que dans la langue du Werther de Goethe, *fehlen* marque le « dysfonctionnement ». Le linguiste peut alors boucler la boucle de son propos, en soulignant que l'idée de dysfonctionnement est ce qui distingue *fehlen* de *mangeln*.

La contribution de **Joëlle Popineau** présente une très grande cohérence avec celle d'Alain Cambourian. Cette linguiste s'intéresse en effet elle aussi à la phrase de Goethe *Wenn wir uns selbst fehlen, fehlt uns doch alles*, mais dans une optique à la fois linguistique et traductologique. Son but est d'en cerner le sens au plus près et, par suite, d'en offrir une traduction linguistiquement juste, en français et en anglais. Pour atteindre cet objectif, elle a rassemblé une collection de traductions éditées en France, au Royaume-Uni et aux États-Unis entre les XVIIIe et XXIe siècles. Le roman *Die Leiden des jungen Werthers* ayant été traduit de multiples fois, et traduit pratiquement dès sa publication, l'auteure a été contrainte d'opérer une sélection parmi les traductions recensées : elle commence donc par exposer les critères qu'elle a utilisés pour retenir finalement onze traductions françaises et treize traductions anglaises du roman.

Ces textes constituent un corpus traductologique et diachronique solide. Après avoir rapidement présenté le contexte intellectuel (essentiellement littéraire) dans lequel les traductions françaises et anglaises ont vu le jour, Joëlle Popineau propose une analyse linguistique de la citation de Goethe qui détaille les différents marqueurs présents, y compris l'ordre des constituants ; elle prend appui sur l'analyse d'Alain Cambourian, que sa propre réflexion complète et prolonge. Puis, en faisant appel aux contributions d'Alain Delplanque et d'Olivier Polge dans ce volume, qui portent respectivement sur *manquer* seul et sur *manquer* et ses équivalents anglais, elle propose une analyse linguistique des traductions françaises et anglaises. Des éléments bien précis permettent la comparaison entre traductions, tels l'ordre protase-apodose ou inverse, la traduction de *doch* ou son effacement, le respect ou non de la symétrie entre les deux parties de la phrase, la traduction de *fehlen*, en particulier dans son emploi pronominal dans la protase.

La mise en perspective linguistique des traductions permet à l'auteure de conclure son travail en élargissant sa réflexion autour de notions centrales en traduction, telles la fidélité et la justesse, et en proposant une traduction qui se veut sémantiquement juste, en français et en anglais, de la citation de Goethe, et qui exprime adéquatement le *manque* dont souffre Werther.

Le travail de **Patrick Gettliffe** ouvre une série de contributions consacrées à l'expression du manque en anglais et leur construit un arrière-plan historique commun par appel aux états anciens de cette langue.

Le QCB traduit en anglais contemporain met en évidence que l'expression du manque peut faire appel à des stratégies très variées (un constat identique est fait pour toutes les autres langues présentes dans ce volume) : marqueurs lexicaux tels *lack* ou *be absent*, marqueurs grammaticaux comme *without*, morphèmes libres (*miss*, *want*) ou bien liés (suffixe *-less*), ou encore constructions particulières comme <X SHY OF Y>. Toutefois, l'auteur observe que le lexème *want*, substantif ou verbe, est un marqueur relativement fréquent pour rendre la notion de « manque » en anglais. Cela le mène à rechercher l'étymologie de *want*, en remontant jusqu'au stade reconstruit du proto-indo-européen, et à constater que la racine proto-indo-européenne concernée a été exploitée en anglais d'une manière très riche et diversifiée. La racine en question, qui exprime une idée de manque ou de vide, se présente sous la forme *$h_1u̯eh_2$- « abandonner, délaisser, cesser », mais parfois aussi sous la forme **eu*- (« manquant, vide ») ou **ew-H* (« vide, manquant ») dans des ouvrages de référence.

L'auteur s'interroge sur le nombre de formes en anglais qui en sont issues, soit directement par le proto-germanique, soit indirectement par l'intermédiaire du latin et/ou du français, et sur leurs éventuels points communs sémantiques. Sélectionnant quatre formes dérivées de cette racine, il procède alors à une opération de recensement, qui livre un inventaire lexical regroupant des centaines de termes. L'inventaire s'accompagne de commentaires sémantiques et morphologiques, l'essentiel du propos étant étymologique, lexical (il s'agit notamment d'observer la création et la destinée historique de familles lexicales) et sémantique (le but recherché étant d'analyser le foisonnement sémantique observé, y compris la présence de nombreuses valeurs péjoratives).

Patrick Gettliffe propose quelques conclusions concernant les champs sémantiques liés aux termes anglais de son inventaire. Bien qu'ils soient tous issus de la même racine proto-indo-européenne *$h_1u̯eh_2$-, on constate qu'ils représentent des champs sémantiques nombreux et variés, au point que le linguiste parle d'un « véritable foisonnement sémantique » ; il indique les principales notions qui s'en dégagent. Il souligne ensuite l'importance des connotations péjoratives (dont certaines relèvent de la morale) liées aux domaines de sens représentés et, à nouveau, il dégage et organise les principales notions concernées, telles l'absence préjudiciable, la lascivité, la vantardise, la prodigalité, l'inutilité, etc. Il précise que les connotations négatives peuvent s'attacher aussi bien au « siège du manque » qu'à l'« élément manquant ». Enfin, il s'efforce de montrer en quoi l'existence et l'importance de ces connotations péjoratives est compatible avec l'hypothèse d'Alain Delplanque (dans ce volume) concernant la forme schématique du verbe français *manquer*.

Les deux chapitres suivants permettent d'entrer dans l'expression du manque en anglais par une voie autre que le domaine verbal.

Sylvain Gatelais s'intéresse à la préposition *without* qui, selon des données lexicographiques qu'il a rassemblées, est apte à exprimer l'absence ou le manque, sens que l'auteur qualifie d'*abessif* en référence aux langues finno-ougriennes qui disposent d'une désinence casuelle spécifique pour marquer l'absence.

Contrairement à son équivalent français *sans*, *without* n'a jusqu'ici fait l'objet d'aucune étude approfondie. Cela explique en grande partie certaines conceptions fausses de la préposition anglaise, en particulier celle qui fait d'elle un antonyme ou un « alter-ego négatif » de *with* – tentation confortée par la morphologie du marqueur (*with* + *out*). La question de l'antonymie supposée avec *with*, et plus largement celle de la négation (*without* étant la seule préposition anglaise à laquelle on attribue une valeur négative), fournissent donc à l'auteur un premier angle d'attaque pour décrire *without* et son rapport à l'expression du manque dans les énoncés. Il met au jour une série de propriétés différentielles entre *with* et *without*, sur les plans syntaxique et sémantique ; elles infirment l'idée selon laquelle les deux prépositions seraient des complémentaires stricts, confirmant au contraire qu'elles sont la trace d'opérations distinctes. Le micro-système *with* / *without* est profondément asymétrique. On ne peut donc pas concevoir cette opposition comme relevant, d'un côté, de la simple présence et, de l'autre, de la négation de cette présence, c'est-à-dire de l'absence. Cela s'explique en particulier (mais pas exclusivement, voir les tableaux récapitulatifs proposés) par la nature présupposante de *without*, que l'auteur établit et qu'il décrit comme indispensable à la compréhension du marqueur : comme le verbe français *manquer*, *without* marque qu'un décalage est constaté entre une situation effective et une situation fictive qui est ou était attendue. Cela équivaut à dire que l'emploi de *without* comme relateur dans une relation <A r B> implique la négation de l'élément B présupposé. Selon l'auteur, la dimension négative de *without* relève plus de l'altérité ou du rejet que de l'absence.

Le second angle d'attaque que se donne Sylvain Gatelais pour cerner *without* « abessif » est la question du sens spatial. L'anglais l'y invite d'autant plus, précise-t-il, que c'est l'une des rares langues indo-européennes utilisant des prépositions dont le sens spatial est encore largement attesté. Il s'interroge donc sur les rapports qu'entretiennent le manque, la relation abessive et la notion d'extériorité exprimée par *without* mais aussi par *out of*, deux prépositions dont il compare les emplois. Dans une perspective diachronique, il revient sur le couple *with* / *without*, apparu au cours de la période moyen-anglaise, pour montrer que leur faux air de famille est le résultat d'un parcours diachronique chaotique ; *without* ne s'est pas développé à partir de *with*, son évolution sémantique étant en réalité parallèle à celle de *buton* (anglais contemporain *but*), avec lequel il partageait la plupart de ses effets de sens. La valeur spatiale de *without*, celle d'extériorité, s'est réduite en anglais actuel à quelques emplois relativement fossilisés, car elle a fait l'objet d'une réanalyse et d'une extension

métaphorique qui ont eu pour conséquence la grammaticalisation partielle du marqueur. Le linguiste montre que cette notion d'extériorité est intrinsèquement liée à celle de manque, et que c'est sans doute le sens exceptif (X *except* / *but* Y) commun à *buton* et à *without* qui est le « chaînon manquant » entre le rapport spatial d'extériorité et l'abessif.

Le point de départ de **Vincent Hugou** est le constat que la construction <X SHY OF Y> figure parmi les moyens de traduire les énoncés du QCB, comme en [1c] où il est question d'un joueur de golf en compétition : *Mc Ilroy was a couple of inches shy of hole number 10* (« Mc Ilroy a manqué le trou nº 10 de quelques centimètres »). Cette construction, qui est un américanisme, a été peu étudiée jusqu'ici et le linguiste en fait l'objet de sa réflexion ici.

Dans un premier temps, il expose comment il a rassemblé ses données, à partir de sources lexicographiques et de grands corpus d'anglais américain ; il s'est également adjoint l'aide d'informateurs anglophones. L'auteur montre ensuite en quoi la structure étudiée relève d'une « construction » au sens des Grammaires de Construction, qui constituent son cadre théorique de référence : plus précisément, il considère <X SHY OF Y> comme un « idiome constructionnel », partageant certaines propriétés des séquences qui relèvent de la syntaxe libre, et se rapprochant des expressions idiomatiques par d'autres aspects.

Vincent Hugou s'attache alors à dégager les propriétés syntaxiques et sémantiques de cet idiome constructionnel. Sur le plan sémantique, le but est de déterminer comment s'articulent les différents éléments constitutifs de la construction <X SHY OF Y> dans l'émergence de son sens global lié à l'idée de « manque ». Par la suite, une étude plus approfondie en contexte dégage douze principaux effets de sens ainsi que des contraintes diverses dans la construction du sens. En étudiant ces dernières, le linguiste est amené à poser que la construction <X SHY OF Y>, dans certaines conditions, devrait être considérée comme une préposition complexe marquant l'exception, à la manière de la préposition française *sauf* ou anglaise *but* – ce qui établit un lien direct avec le chapitre précédent portant sur *without*. Le sens global de la construction <X SHY OF Y>, selon l'auteur, se résume ainsi : le référent du sujet se trouve dans une situation temporaire non canonique. Le sens de « manque » se construit par inférence, (X) et (Y) étant repérés l'un par rapport à l'autre par le biais de *shy*, qui indique un retrait ou une non-proximité de (X) par rapport à (Y). On observe soit une partition sur l'entité de référence soit une relation de voisinage par rapport à celle-ci. Cette inadéquation, qui peut se manifester sur le plan spatial, temporel ou notionnel, est évaluée avec une orientation en général neutre.

En dernier lieu, sur le plan diachronique, Vincent Hugou retrace l'origine et l'évolution de la construction <X SHY OF Y>. Il la met aussi en regard de constructions concurrentes, en particulier <X SHORT OF Y>, et montre que, même si elles

entretiennent parfois des relations de para-synonymie, les deux constructions ne sont pas en variation libre : elles ont des fonctionnements distincts, la première possédant une dimension affective que la seconde ne semble pas avoir.

Avec la contribution d'**Olivier Polge**, qui clôt la série de chapitres consacrés à l'expression du manque en anglais, on opère un retour vers le domaine verbal. L'objectif de cette étude est en effet de proposer une représentation unique qui rende compte des différents emplois du verbe (l'auteur parle de « prédicat ») français *manquer* et de ses équivalents verbaux en anglais, à savoir *fail*, *lack*, *miss*, *need* et *want*, en mettant en relief les points communs et les différences entre ces marqueurs qui forment système. La nécessité de proposer une représentation unique de *manquer* est liée à l'hétérogénéité apparente des emplois du marqueur, que l'auteur observe en détail dans le QCB. Elle se lit sur le plan formel (cf. notamment la nature de la complémentation du verbe) comme sur le plan sémantique : les exemples renvoient entre autres à des procès dynamiques ayant échoué, à des états subjectifs (c'est-à-dire à des sentiments) ou à des constats situationnels d'absence.

Olivier Polge propose dans un premier temps un classement complémentaire à ceux du QCB, basé sur la distinction entre énoncés de type *événement* et ceux de type *propriété* proposée par Danon-Boileau (1987). Il montre que les différents emplois d'un même verbe s'expliquent par la subjectivisation (parfois aussi appelée « subjectivation ») : il s'agit d'un processus historique qui conduit les valeurs des marqueurs à être de plus en plus centrées sur l'animé humain et, en particulier, à exprimer une intervention de plus en plus claire de l'énonciateur. La subjectivisation, qui est à l'origine de nouveaux emplois, ne mène pas nécessairement à la disparition des emplois plus anciens. Selon l'auteur, c'est par la subjectivisation que *manquer* et ses équivalents anglais sont passés historiquement de l'expression d'un constat ponctuel, de type *événement*, à celle de l'état subjectif du référent animé humain de leur premier argument, qui subit la disparition de l'élément manquant. Ce référent devient alors le siège du manque, ce qui fait évoluer l'énoncé contenant *manquer* vers un fonctionnement de type *propriété*.

Dans un deuxième temps de son étude, l'auteur propose une modélisation de l'expression du manque, qu'il justifie et précise. Cette modélisation permet de mettre en évidence différents modes de construction de l'altérité : il s'avère qu'en français, *manquer* est compatible avec différents modes de construction de l'altérité, tandis que les verbes anglais *fail*, *lack*, *miss*, *need* et *want* sont chacun la trace d'un travail sur un mode spécifique d'altérité. Il en découle en synchronie une distribution quasi-complémentaire des marqueurs anglais.

La mise en évidence de ces différents modes d'altérité permet en retour de mieux cerner les nuances de sens que peut prendre *manquer* en français. L'une d'entre elles est la construction d'un écart faible, ou adjacence, entre l'effectif et la situation fictive envisagée, construction à laquelle le linguiste consacre une

section à part entière. Son étude se termine par l'examen des phénomènes de valuation associés à l'expression du manque. Il fournit pour finir un tableau récapitulatif des différents emplois des verbes anglais étudiés : les colonnes correspondent aux différents modes de construction de l'altérité, tandis que des flèches verticales rappellent l'évolution des emplois en termes de subjectivisation, vers une altérité appréciée favorablement par un individu spécifique.

Pour clore cette présentation, nous mentionnerons que l'expression du manque a été abordée dans trois autres langues, à travers des exposés faits lors de la phase initiale de recherche : il s'agit du hongrois, de l'italien et du BCMS (bosniaque, croate, monténégrin, serbe). Pour des raisons diverses, le travail présenté n'a pas donné lieu à un chapitre dans ce volume, ce que nous regrettons, mais les exposés en question ont contribué à nourrir la réflexion collective.

On peut constater à travers ce panorama que les différentes analyses réunies dans cet ouvrage font apparaître que certaines propriétés se retrouvent dans plusieurs langues, alors que d'autres restent spécifiques de telle ou telle langue. Cela constitue une première étape de la recherche des mécanismes généralisables, ces derniers demandant un travail d'analyse encore plus approfondi pour bon nombre des expressions relevées.

Cet ouvrage intéressera particulièrement les enseignants, les chercheurs et les étudiants en typologie, en sémantique et en énonciation.

Bibliographie

Baider Fabienne et Cislaru Georgeta (éd.), 2014, *Linguistic Approaches to Emotions in Context*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins (Pragmatics & Beyond New Series, 241).

Bertschinger Max, 1941, *« To Want »: An Essay in Semantics*, Bern, Francke (Swiss Studies in English 13).

Buvet Pierre-André, Girardin Chantal, Gross Gaston et Groud Claudette, 2005, « Les prédicats d'<affect> », *LiDil* 32, URL : [http://lidil.revues.org/index104.html].

Chuquet Hélène, Nita Raluca et Valetopoulos Freiderikos (dir.), 2013, *Des sentiments au point de vue : études de linguistique contrastive*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Rivages linguistiques).

Culioli Antoine, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. I : *Opérations et représentations*, Paris/Gap, Ophrys.

Culioli Antoine, 1999a, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. II : *Formalisation et opérations de repérage*, Paris/Gap, Ophrys.

Culioli Antoine, 1999b, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. III : *Domaine notionnel*, Paris/Gap, Ophrys.

Danon-Boileau Laurent, 1987. *Le sujet de l'énonciation. Psychanalyse et linguistique*, Paris, Ophrys (L'Homme Dans la Langue).

De Vogüé Sarah et Paillard Denis, 1987, « Modes de présence de l'autre », *Les particules énonciatives en russe contemporain* 2 (ERA 642), p. 11–37.

Delmas Claude, 1995, « L'énonciation du "manque" en anglais », *Langage, Langues et Linguistique* 2, Paris, Publications de l'Université de Paris III (Publications des Amis du Crelingua).

Delmas Claude, 1998, « Lexique et grammaire du "manque" en anglais », *in* Paulin C. (dir.), *Mélanges Jean Tournier, Recherches en linguistique étrangère* XIX, Paris, Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté 643), p. 139–178.

Desagulier Guillaume, 2003, « *Want to* / *wanna*: Verbal Polysemy versus Constructional Compositionality », *Proceedings of the 29th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*.

Deschamps Alain, 1993, « *It Needs Explaining* : étude de la non-coréférence avec les verbes à compléments à forme non finie sans sujet », *Opérations énonciatives et interprétation de l'énoncé*, Paris, Ophrys, p. 155–170.

Descloux Élodie, 2010, « Analyse du mode de fonctionnement du verbe MANQUER en français », mémoire de Master 2 sous la dir. de Sylvester N. Osu (non publié), Université de Tours.

Gross Maurice, 1975, *Méthodes en syntaxe*, Paris, Hermann.

Groussier Marie-Line, 2000, « Subjectivisation croissante de la valeur des modaux au cours de l'histoire de l'anglais », *in* Pauchard J. (éd.), *La modalité et les modaux en diachronie et synchronie (domaine anglais). Actes des journées scientifiques 1998* / *1999*, Reims, Presses universitaires de Reims, p. 73–101.

Junkovic Zvonimir, 1975, « Préliminaires à l'enquête : élaboration des questionnaires : rapport introductif », *in* Manessy G. et Thomas J. M. C. (éd.), *Les langues sans tradition écrite : méthodes d'enquête et de description. Actes du colloque international du CNRS, Nice 28 juin–2 juillet 1971*, p. 45–48.

Khalifa Jean-Charles, 2013, « Prédicats de sentiment, structure argumentale et syntaxe locative. Réflexions à partir de l'anglais, du français et de quelques autres langues », *in* Chuquet H., Nita R. et Valetopoulos F. (dir.), 2013, *Des sentiments au point de vue : études de linguistique contrastive*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Rivages linguistiques).

Lebaud Daniel, 1996–1997, « *Pour et pourtant*, un même mode de construction d'une relation », *BULAG* 22, p. 155–179.

Merle Jean-Marie, 2003, « Want », *Linguistique comparée et traduction*, t. 6, Paris, Ophrys, p. 151–181.

Nita Raluca et Valetopoulos Freiderikos (dir.), 2018, *L'expression des sentiments : de l'analyse linguistique aux applications*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Rivages linguistiques).

Osu Sylvester N., 2011, *Entre énonciation, phonologie et ethnolinguistique : contribution à la description de l'ikwere*. Dossier de synthèse (non publié), Habilitation à Diriger des Recherches, Université d'Orléans.

Osu Sylvester N., 2018, « Étude énonciative des verbes ikwere : le cas de *ɔ̀gwo̰* "manquer" », *in* Rialland A. et Léonard J. L. (éd.), *Linguistique africaine : perspectives croisées*, Paris, Institut de Phonétique (Mémoires de la Société de Linguistique de Paris), p. 79–110.

Polge Olivier, 2007, *Étude du prédicat* want *et de ses emplois en anglais contemporain*, thèse de doctorat (non publiée), Université Paris-Diderot.

Polge Olivier, 2008, « *Want :* du manque au désir », *in* Groussier M.-L. et Rivière C. (éd.), *De la notion à l'énonciation et retour*, Paris/Gap, Ophrys (Cahiers de Recherche en Grammaire Anglaise 10), p. 107–126.

Polge Olivier, 2010, « Subjectivisation de *need* et *want* en anglais moderne et contemporain », *in* Delesse C., Lowrey B. et Toupin F. (éd.), *Actes du premier Colloque Bisannuel de Diachronie*

de l'Anglais, Paris (Publications de l'Association des Médiévistes Anglicistes de l'Enseignement Supérieur 31), p. 129–144.
Rousseau André, à paraître, « L'expression du manque en gotique », article communiqué par l'auteur.
Ruwet Nicolas, 1994, « Être ou ne pas être un verbe de sentiment », *Langue française* 103, p. 45–55.
Simnara Komi, 2019, *L'expression des émotions en lama (Gur, Togo)*, thèse de doctorat (non publiée), Université de Paris 3.
Taeymans Martine, 2005, « On Old and Middle English *need* in positive and negative contexts », *Belgian Journal of English Language and Literatures* 3, p. 105–121.
Traugott Elizabeth Closs, 1995, « Subjectification in grammaticalisation », *in* Stein D. et Wright S. (éd.), *Subjectivity and Subjectivisation*, Cambridge, Cambridge University Press.
Valetopoulos Freiderikos, 2003, *Les adjectifs prédicatifs en grec et en français : de l'analyse syntaxique à l'élaboration des classes sémantiques*, thèse de doctorat, université Paris 13.
Van Der Auwera Johan et Taeymans Martine, 2004, « On the origin of the modal verb *need* », *in* Aertsen H., Hannay M. et Lyall R. (éd.), *Words in their places, A Festschrift for J. Lachlan Mackenzie*, Amsterdam, Vrije Universiteit, Faculty of Arts, p. 323–331.
Van Der Auwera Johan et Taeymans Martine, 2006, « More on the ancestors of *need* », *in* Rissanen M. et Facchinetti R. (éd.), *Corpus-based Studies in Diachronic English*, Bern, Peter Lang (Linguistic Insights 31), p. 37–52.
Wierzbicka Anna, 1992, *Semantics, Culture, and Cognition. Universal Human Concepts in Culture-Specific Configurations*, Oxford, Oxford University Press.
Wierzbicka Anna, 1999, *Emotions across Languages and Cultures. Diversity and Universals*, Cambridge, Cambridge University Press.

Dictionnaires

Grand Larousse en 5 volumes, 1987, Paris, Larousse.
Le Nouveau Petit Robert de la langue française, 2008, Paris, Dictionnaires Le Robert/SEJER.
Le Petit Larousse, 2003, Paris, Larousse/VUEF.
Littré Émile, 1961, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Gallimard/Hachette.
Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi), URL : [http://www.atilf.fr/tlfi], ATILF – CNRS/ Université de Lorraine.